

malgré mon long passé dans la respiration
un rien m'éberlue, un rien m'asphyxie

LUDOVIC JANVIER

Ce livre vient de loin : d'un long passé dans la respiration. Il vient des paysages intoxiqués de ma naissance, d'une familiarité avec les pathologies qui touchent depuis longtemps certains métiers, certains pays, certaines classes sociales, des étouffements occasionnels d'une enfance convalescente, et de l'amour confusément éprouvé pour tout ce qui donne d'emblée de l'air : l'eau, le large, le calme, les retours, les départs, la fraternité, la parole vraie...

Il a poussé de travers, dans la réclusion et les colères du confinement ; puis d'une traite au cours d'une année où la vie m'a prêté un jardin (un verger en plein soleil, au beau milieu de Rome) ; un jardin partagé, ancien et impossédé, qui n'a pas étouffé ces colères – comment le pourrait-il ? – ; mais abrité et rassemblé les questions, ranimé les aspirations, et calmé la voix.

Il parle d'aujourd'hui, de nos asphyxies et de nos grands besoins d'air, c'est-à-dire de l'irrespirable et de tout ce qu'il faut pour respirer. Et il veut soutenir cet espoir de souffle que l'on éprouve presque à neuf maintenant que l'expérience très intime quoique impersonnelle de la respiration a gagné une dimension de toute évidence politique.

*

On en rêve plus que jamais, sans aucun doute, de respirer : respirer tout court, sentir la grâce de l'air et la certitude de sa venue. On n'a qu'à prononcer ce mot d'ailleurs, « respirer », et c'est tout le paysage qui accourt, attiré, aspiré, espéré à l'appel de la langue : on avance dans un océan déjà élargi, selon la marée légère des poumons ; les proches et les lointains s'ouvrent par bouffées d'air les plus petites portes du corps, on est comme au balcon de soi-même, et le dehors viendrait presque se blottir, en vapeur, dans la bouche.

On en rêve plus que jamais, on s'en parle, parce qu'une atmosphère assez irrespirable est en train de devenir notre milieu ordinaire. Tout

le monde le sait, le sent : on manque d'oxygène, de santé, de paix, on manque de liens vrais, de justice et de joies.

C'est presque devenu notre condition naturelle, la caractéristique d'environnements à peu près partout intoxiqués ; notre condition politique aussi, traversée de violences et de mépris ; notre condition sociale (nos conditions sociales si différentes plutôt) dans un temps de sauvagerie du capital et de brutalités publiques ; notre condition psychique même : l'essoufflement qui découle de nos « si violentes fatigues¹ », la tête dans le guidon, et de ce que cela coûte de s'ajuster à un monde en surchauffe. Un monde où les crises se succèdent, roulent en avalanche sans laisser le temps de reprendre haleine et d'ouvrir franchement la fenêtre aux poumons. – La respiration, en ce sens, ce serait déjà le répit : pause, pouce, on respire, on s'offre des brassées de survie, et l'on tiendrait presque plus sur la qualité de son souffle que sur ses jambes.

C'est en termes de respiration que se formule d'ailleurs l'exigence de justice sociale, une exigence qui s'est redéclarée crûment à l'occasion d'une pandémie qui attaque le système respiratoire et qui a accentué la distribution

déjà très inégale des vulnérabilités. Quelques semaines avant l'apparition du Covid, George Floyd mourait après avoir suffoqué plus de huit minutes sous le genou d'un policier : « *I can't breathe!* » Et la protestation du corps privé d'air est devenue le symbole de la lutte contre des violences policières croissantes, contre un monde qui se brutalise et veut (s')appuyer sur nos fragilités. Où respirer se donne comme le cœur même du vivre, de la vie qui palpite, son cœur à la fois organique et politique, et même son slogan.

Il est temps d'affirmer, comme l'a fait Achille Mbembe au début de la pandémie, un « droit universel à la respiration² ». Et ce droit à la respiration, ce n'est pas « uniquement » le droit pour chacun de respirer dans des milieux dépollués ; non, c'est le droit à une vie respirable, c'est-à-dire désirable, une vie qui vaut la peine, une vie à laquelle tenir. C'est le droit d'attendre beaucoup de la vie (la vie avec, auprès, parmi) : l'espoir de fraterniser dans la respiration, l'espoir de détoxiquer nos quotidiens et de respirer enfin avec les autres. Respirer avec, « conspirer » si l'on veut.

*

Pour respirer en effet il faut de l'air, mais il faut surtout une qualité de liens, de paysages, d'avenirs, beaucoup d'autres personnes avec qui respirer, en qui espérer, et qui puissent se respirer en vous. Tout un monde en vérité. Car respirer n'est pas seulement maintenir son souffle, nourrir son organisme comme s'il vivait d'une petite vie séparée. C'est participer à ce qui existe et de ce qui existe ; prendre l'air (celui qu'il y a), le laisser rentrer, poreux et nés troués comme nous le sommes tous ; et puis le rendre, expirer, le redonner changé au monde commun. Prendre part au vivre tout entier donc, y contribuer. Mieux (ou pire), s'y compromettre, dans un échange qui tient serrés les fils nouant les corps à l'état réel des milieux de vie. La respiration, c'est le contraire exact, et suffisant, de la séparation.

En sorte que chacune, chacun, sent que par l'air qu'il expire (l'air qu'il expire en buée, en déchets, mais aussi en gestes, en actes, et encore en phrases), il concourt à produire ce qu'on appelle « l'air du temps ».

Je dis « en phrases », parce que personnellement c'est aussi le soin pris à la parole et à ce qu'on s'y réserve jour après jour les uns aux autres qui me donne plus ou moins à respirer. La façon dont la parole se répand dans le monde, fait ses lignes entre nous et avec tout le reste, y met de l'air ou le pollue un peu plus, c'est ce qui me rend la vie respirable, c'est-à-dire très exactement fraternelle, ou pas du tout.

Peut-être d'ailleurs qu'on ne parle que pour respirer. Peut-être qu'on parle uniquement pour que ce soit respirable, en nous et tout autour.

*

Affamée de respiration, j'ai trouvé dans une page de Charles Pennequin cette proposition parfaite, cet encouragement : « tenter d'être un respirant³ ». C'est ça : non pas s'évertuer à respirer mieux, à respirer bien comme il faut, à percer les mystères d'un intimidant art de respirer⁴ – comme s'il fallait se rééduquer, suivre la leçon, incompetents que nous serions en souffle, démunis, mal fichus et attendant un coach ou un correcteur (manquerait plus que ça, devoir être performant jusque dans

la respiration !). Mais tenter d'être un respirant, une respirante, une qui respire, et se dire qu'on est là pour ça, pour faire exister ça le plus possible. Quitte à parler, penser, courir, espérer « au-dessus de nos moyens pneumatiques⁵ ».

L'IRRESPIRABLE

On pourrait presque affirmer l'évidence, depuis deux siècles, d'une nouvelle condition respiratoire. Un air nouveau, une situation inédite faite aux vivants, marquée par l'industrialisation à outrance, l'extractivisme et l'exploitation généralisée des énergies fossiles (charbon, gaz, pétrole), la déforestation (l'attaque de ces « poumons » cosmiques que sont les forêts), l'asphyxie progressive des sols, les sécheresses, les incendies à répétition, le conditionnement général de l'air.

La concentration de dioxyde de carbone atmosphérique a augmenté de 50 % depuis 1900, et grimpe de façon exponentielle depuis les années 1960, entraînant le réchauffement continu de la température de surface de la planète⁶. L'industrie répand ses fumées

toxiques, ses puanteurs, ses poussières de mercure, d'amiante, de silice, ses nuages à la trajectoire fantôme et à la pénétration invisible.

Et bien sûr, l'industrie ce n'est pas juste dehors et plus loin, c'est l'appareillage de nos modes de vie et de consommation au quotidien : voitures, chauffages, produits et abondances de toutes sortes... Si bien que chaque individu, de part en part compromis, déverse sur les autres ses déchets et fait leur atmosphère, souilleur souillé.

(Il suffit d'ailleurs que ça devienne visible, plus visible qu'à la normale, et que l'air se présente sous une forme un peu plus matérielle – colorée par exemple –, pour que l'on prenne la mesure assez paniquante de ce que l'on respire ; le projet *Nuage vert*⁷ en a brièvement fait la preuve, en projetant un faisceau laser sur des nuages de fumées industrielles d'ordinaire plus discrets, faisant apparaître d'un coup des panaches vert acide, allumant des voyants en plein ciel ; réalisé en 2008 sur une centrale électrique à Helsinki, puis en 2010 sur l'incinérateur de Saint-Ouen, le projet a été accusé d'affoler les riverains, alors qu'il se contente de donner un accès sensible,

très prosaïque, à tout un monde de particules. Peut-être est-ce, au passage, l'essentiel de ce que l'art peut faire : matérialiser l'air, l'expliquer, littéraliser les atmosphères, dans leur grande diversité et leurs transformations, et dire ce que ça nous fait.)

Les étés sont suffocants. Les vagues de chaleur sont devenues la norme, étouffant jusqu'à la vie des fonds marins. C'est allé tellement vite : en deux ou trois ans on a changé de couleurs, de sentiment des saisons ; l'été a perdu en douceur, en candeur, on s'est habitués aux incendies qui surviennent partout (sept feux en un seul jour autour de Rome en ce mardi de juin, et des feuilles calcinées, intactes mais toutes noires, petits esquifs défigurés qui ont volé pendant dix kilomètres pour atterrir dans le jardin qui m'accueille). Même l'hiver maintenant est un temps de sécheresse.

Quant à la « forêt » de Notre-Dame de Paris, cet assemblage de troncs qui en faisait la charpente, sa flambée a fait partir dans l'air de la capitale, sans qu'on en parle trop, 400 tonnes de plomb.

*

Des volontés d'agir sur les conditions climatiques, et face à elles des luttes contre l'irrespirable, il y en a en fait depuis très longtemps. La prise de conscience n'a cessé d'accompagner la marche à la modernisation... et d'être par elle mise de côté, dans une production volontaire d'ignorance⁸. En sorte que la pollution de l'air, à grande échelle, a presque constitué un choix de civilisation : le choix d'une atmosphère contre une autre – contre une qu'on aurait pu avoir et qu'on voudrait bien désormais retrouver, rappeler à soi.

Certains soulignent que le capitalisme ne « subit » d'ailleurs pas de crise climatique mais l'organise, la monnaye et en jouit. Jean-Baptiste Fressoz, historien des sciences et du climat, parle de la montée d'un « carbo-fascisme » pour décrire l'éloge cynique des énergies fossiles auquel se livrent régulièrement les mouvements populistes, avec les valeurs, virilistes, qu'ils drainent (on dit, par exemple, que Vladimir Poutine misait sur le réchauffement planétaire pour ouvrir la voie du passage du Nord-Est à ses bateaux gaziers⁹).

À côté des tremblements de terre donc, de tout nouveaux « tremblements d'air » – *airquakes, cloud bombs*, lâchers de feu et de gaz qui prennent l'atmosphère pour cible, doublant les occupations du sol d'une intoxication de l'air, et transformant radicalement l'enjeu de ce qu'avec Constable ou Turner, dans leur observation subtile du ciel, on avait pu appeler des « études de nuages¹⁰ ».

Le xx^e siècle a même vu l'atmosphère transformée en arme de guerre. Les premiers « régiments du gaz » sont apparus parmi les troupes allemandes en 1915, soufflant leurs nuages de poison jaunâtre sur les soldats d'en face¹¹. Peter Sloterdijk considère la seconde bataille d'Ypres, en avril-mai 1915, comme l'ouverture d'un temps (qui ne s'est plus refermé) de guerre atmosphérique, un temps qui fait du climat l'objet des principaux conflits. Car la cible n'est plus directement le corps des soldats, mais leur environnement : les conditions qui permettent à l'organisme de se maintenir en vie, chacun devenant potentiellement « victime de son seul besoin de respirer¹² ». La recherche s'est vite penchée sur le perfectionnement des appareils de protection respiratoire, parfois

inspirés de ceux des mines. À la suite de quoi s'est développée toute une climatologie guerrière, jusqu'au paroxysme avec le Zyklon B des chambres à gaz et la bombe atomique.

*

L'histoire de la modernité est en fait celle de « l'altération continue et à grande échelle des conditions atmosphériques de la vie¹³ ».

Des villes entières sont nées du déni de leurs milieux naturels et se maintiennent sous perfusion de technologie, de dispositifs de refroidissement, d'artificialisation de l'atmosphère et de pompage d'eaux lointaines ou de nappes déjà exsangues. Dans beaucoup de régions du globe (ou plutôt avec l'extension d'une forme de vie, l'*American way of life*, dont George Bush avait posé qu'il n'était « pas négociable »), il est difficile d'échapper à la climatisation, qui rend malade et fait monter encore plus le thermomètre dans les rues.

(Ici, à Rome, le vent s'est évaporé : le léger vent d'ouest qui venait de la mer et savait rafraîchir la ville, a faibli dans les années 1970 puis tout à fait disparu avec l'urbanisation des péri-